

ESSAI

N° 199.

SUR L'HISTOIRE

DE LA MEDECINE ET DES MÉDECINS DE LYON,

DEPUIS LA FONDATION DE CETTE VILLE JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE ;

*THÈSE présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de
Paris, le 28 juillet 1819, pour obtenir le grade de
Docteur en médecine,*

PAR F. IMBERT, de Lyon,

Département du Rhône ;

Chirurgien de l'Hôtel-dieu de Lyon.

Songez que celui qui voudrait bien traiter de l'histoire de la médecine, serait forcé d'entrer dans des détails pareils à ceux où je suis entré. Chaque province pourrait fournir une suite de grands hommes. L'histoire de la médecine en France devrait contenir celle de tous les médecins connus dans ses différentes parties : faute de quoi l'auteur de cette histoire aurait manqué son objet.

BORDEU, *Hist. de la méd.*, p. 492.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

	M. LEROUX, Doyen.
	M. BOURDIER.
	M. BOYER.
	M. CHAUSSIER.
	M. CORVISART.
	M. DEYEUX.
	M. DUBOIS, <i>Examineur.</i>
	M. HALLÉ.
	M. LALLEMENT.
	M. PELLETAN.
	M. PERCY.
	M. PINEL.
	M. RICHARD.
Professeurs.	M. THILLAYE, <i>Examineur.</i>
	M. DES GENETTES, <i>Président.</i>
	M. DUMERIL.
	M. DE JUSSIEU.
	M. RICHERAND.
	M. VAUQUELIN.
	M. DESORMEAUX, <i>Examineur.</i>
	M. DUPUYTREN, <i>Examineur.</i>
	M. MOREAU, <i>Examineur.</i>
	M. ROYER-COLLARD.
	M. BÉCLARD.
	M. MARJOLIN.
	M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions énoncées dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON GRAND-PÈRE.

A MON ONCLE VILLARD,

MON BIENFAITEUR ET MON SECOND PÈRE.

A MES ONCLES ET TANTES.

Amour et reconnaissance.

F. IMBERT.

A MON GRAND-PÈRE

A MON ONCLE VILHARD

MON BOUTONNIER DE MON SEIGNEUR

A MES ONCLES ET TANTES

Imprimé à la Manufacture de la Monnaie

PARIS

ESSAI

SUR L'HISTOIRE

DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS DE LYON,

DÉPUIS LA FONDATION DE CETTE VILLE JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE.

QUELQUES Grecs, sous la conduite d'Atépomare et de Momorus, étaient venus aborder sur les côtes de la Méditerranée. Ils remontèrent le Rhône près de son embouchure, et, suivant les rives fertiles de ce fleuve, ils s'établirent près de l'endroit où la Saône vient s'unir à lui, arrêtés par la beauté du site et la fécondité du sol. Cependant cette poignée d'étrangers avait besoin, pour assurer son existence politique, de se mettre à l'abri des injures des peuples voisins : ce fut sans doute cette raison qui les décida à se fixer sur la montagne, lieu qui pouvait leur fournir de puissans moyens de défense, et qui n'offrait pas autant de difficultés à vaincre que la plaine, garnie de forêts impraticables, et où les eaux mal contenues des deux fleuves formaient d'immenses marais. Ils y bâtirent cette ville à laquelle ils donnèrent le nom de *Lugdunum*. Il paraît cependant qu'ils n'abandonnèrent pas la

350 ans avant
Jésus-Christ.

portion de terrain située au pied de leurs coteaux ; il semble même qu'ils en firent une espèce de faubourg ou de dépendance de la ville. Ils y placèrent cette école de philosophie à laquelle , par reconnaissance pour leur patrie, ils donnèrent le nom d'*Athenatum*.

C'est là tout ce qu'on sait sur les premiers siècles de notre patrie ; elle fut peu brillante dans son origine : mais sa situation au centre des Gaules , la colonie romaine que Plancus y conduisit, le temple magnifique qui y fut élevé à Auguste par les soixante nations gauloises, les grandes routes qu'entreprit Agrippa, et qui la rendirent, l'aboutissant général de ces vastes états, la mirent au rang des premières villes de l'empire.

5.^e siècle. Les lettres ne furent pas une des moindres causes de sa célébrité : à certaines époques de l'année, des concours publics étaient ouverts, et des prix étaient solennellement distribués aux vainqueurs ; il fallait que la gloire attachée à ces palmes littéraires fût bien grande pour qu'elle pût balancer les peines que Caligula, dans sa manie sanguinaire, voulut infliger aux vaincus. Telle était la cruauté de ce monstre, que le sanctuaire même des muses n'était pas à l'abri de ses fureurs. Il ordonna que ceux qui dans ces luttes académiques resteraient inférieurs couronneraient de leurs mains leurs vainqueurs ; qu'ils prononceraient leur éloge, et effaceraient ensuite leurs propres compositions avec la langue : plus d'une fois aussi il les fit précipiter dans la rivière. Aussi Juvénal, pour nous donner une idée des terreurs d'un coupable, les compare à celles que devaient éprouver nos orateurs quand ils se présentaient à ces concours.

*Palleat ut nudis pressit qui calcibus anguem ,
Aut lugdunensem rhetor dicturus ad aram.*

Lyon conserva long-temps la réputation qu'elle s'était acquise ; et malgré l'incendie générale qui la consuma sous Néron, malgré les désastres qu'y causèrent l'armée de Sévère et les persécutions des païens contre les généreux défenseurs du christianisme, les lettres continuaient à fleurir dans ses murs.

Peut-être demandera-t-on quel fut à cette époque l'état de la 1.^{er} siècle. médecine dans cette ville ; les ténèbres les plus épaisses sont répandues sur les premiers temps de notre histoire. Les siècles, en s'accumulant, en ont dévoré toutes les particularités. Rassemblons cependant les débris échappés à leurs ravages, remplaçons les faits qui nous manquent par des probabilités, et tâchons d'arracher au temps le petit nombre de nos anciens Lyonnais qui lui ont échappé et qu'il menace d'engloutir pour toujours.

. *Illacrymabiles*
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate sacro.

Les druides étaient, lorsque César entra dans les Gaules, les prêtres, les juges et les médecins de cette nation ; le peu de science que l'on possédait était entre leurs mains. Leur médecine était simple comme leurs mœurs ; mais elle était infectée des superstitions les plus grossières : le gui, le selago le samolus, recueillis avec des cérémonies religieuses dignes de la barbarie de ces peuples, des victimes humaines, quand ces remèdes étaient insuffisans, tels étaient les moyens qui étaient en leur pouvoir. Cependant on se formerait une idée bien fautive de la médecine des Gaulois, si on se figurait qu'elle était partout dans l'état que je viens de décrire. Déjà Marseille faisait admirer aux Romains la sagesse de ses lois, la richesse de son commerce et son goût pour l'étude ; tous les arts, toutes les sciences y étaient professés ; c'est de là qu'étaient sortis les trois premiers médecins gaulois dont les noms nous soient connus. Les colonies sorties de son sein portèrent dans les villes où elles s'établirent cet amour pour les sciences qui les animait ; il excita chez nos pères l'émulation la plus noble et la plus générale ; et tel fut le changement qui s'opéra dans nos provinces, que, suivant la remarque d'un historien célèbre, on avait de la peine à croire qu'il y eut eu une simple émigration de la Grèce dans les Gaules ; mais toutes les Gaules paraissaient être transportées dans la Grèce. *Adeoque magnus et hominibus et rebus*

impositus est nitor, ut non tam Græcia in Galliam migrasse; quàm Gallia in Græciam translata videretur.

2.^e siècle. Lyon fournissait aussi des médecins dignes de rivaliser avec ceux de Marseille. On y trouve, dans le second siècle de l'ère chrétienne, *Alexandre* qui y professait la médecine avec éclat, et qui signala sa foi en Jésus-Christ sous l'épiscopat de St. Pothin, et fut avec lui un des premiers et des plus illustres martyrs des Gaules, *Abascante*, qui s'était rendu célèbre dans sa profession, et dont la réputation était parvenue jusqu'à Rome. *Galien*, qui était son contemporain, dit avoir connu sa personne et ses écrits; il avoue même, avec une modestie assez rare chez lui, qu'il en a profité pour composer les siens. Du reste, il en rapporte peu de chose, puisqu'il ne nous a conservé que le secret de son antidote. On voit par là qu'*Abascante* avait écrit sur la médecine; mais on ne connaît pas quels furent ses ouvrages. Conclusion de ce que la langue grecque était assez répandue à Lyon dans ce siècle, et de ce que *Galien* les a cités, qu'ils étaient écrits en grec, c'est là une proposition hasardée que rien ne justifie, et dont l'éclaircissement serait peu utile à mon sujet. Plusieurs auteurs ont pensé que cet *Abascante* est le même que celui que *Pline* recommande à Trajan pour lui faire obtenir le droit de bourgeoisie à Rome. Je ne le crois pas; car il se nommerait alors *Lucius Satrius Abascantius*; et cependant *Galien* le nomme *Abascante*, et non pas *Abascance*. De plus *Pline* ne dit pas qu'il fut médecin, quoiqu'il ne manque pas de donner ce titre à *Posthumius Marinus*, dont il parle dans la même lettre. Je n'assurerai pas non plus que l'épigramme latine qui porte son nom soit de lui; nous n'avons aucune autre raison pour la lui attribuer que l'identité de nom, preuve en général assez faible.

3.^e et 4.^e siècle. L'histoire ne nous a conservé le nom d'aucun médecin lyonnais du troisième ni du quatrième siècle. Les guerres civiles et les premières invasions des nations septentrionales portèrent la désolation dans l'empire des lettres. Cependant la médecine se soutint dans les Gaules jusque vers la fin du cinquième siècle, par les grands pri-

viléges que lui accorda Constantin, et la protection que lui donnèrent plusieurs empereurs.

Mais à cette époque les peuples du nord firent l'irruption la plus 5.^e siècle. formidable qu'on eût vue jusqu'alors; ils s'emparèrent rapidement de tous les pays où ils se présentèrent; quelques-uns poussèrent leur conquête jusqu'en Espagne, d'autres vinrent assaillir l'Italie sous la conduite d'Alaric, et s'emparèrent de Rome; d'autres enfin, parmi lesquels étaient les Bourguignons, restèrent dans les Gaules, et s'établirent dans ces pays fertiles que le Rhône arrose de ses eaux. Moins féroces que les autres peuples avec qui ils étaient sortis de leur pays, ils parurent jaloux de goûter les plaisirs de la paix. Ils se nommèrent un roi, choisirent Lyon pour leur capitale, et fondèrent une monarchie qui subsista pendant plus de quatre-vingts ans.

Gondebaut, leur chef et leur roi, connaissait tout le prix de l'instruction; il encouragea l'ardeur pour l'étude que montraient les Lyonnais; il rétablit leurs écoles, et en peu de temps elles parvinrent à un degré de splendeur auquel on n'aurait pas dû s'attendre. Quelques plaintes que fasse Sidonius en vers et en prose, quelque impossibilité qu'il trouve à composer ses ouvrages au milieu de ces peuples dont il décrit la taille gigantesque avec effroi, et la malpropreté avec dédain, ce fut pourtant alors que notre ville était nommée *l'académie des sciences au-delà des mers* (*publicum, citra mare, orbis gymnasium*); et lui-même nous fait connaître dans ses lettres un grand nombre de personnes distinguées par leur naissance et leur savoir, qui cherchaient, à Lyon, dans la lecture des meilleurs ouvrages un adoucissement aux malheurs de la guerre: c'étaient les Constance, les Philimate, les Eucher, les Avite, les Eusèbe. Il nous parle aussi d'un médecin célèbre qui vivait alors à Lyon. C'est Justus, à qui il adresse en passant l'épigramme dont, de nos jours même, on a coutume d'accompagner le nom de *médecin*, et comme de nos jours aussi, après l'avoir raillé sur sa profession, il le consulte pour sa santé.

Les prêtres et les moines, qui cultivaient les lettres avec succès, commencèrent dans ce temps à s'occuper de la médecine. Ils n'eurent

pas moins de réputation dans cette partie que dans les autres branches littéraires ; car ce fut parmi eux que Théodoric vint choisir son premier médecin. Boèce , qui était alors ministre de ce roi , le déterminâ sans doute à appeler auprès de lui *Rusticus Elpidius*, son gendre , qui s'était acquis un nom célèbre dans la médecine , et qui était diacre de l'église de Lyon : c'était un homme aussi vertueux que savant. Il mérita de la part de son maître le plus haut degré de confiance ; et ce fut à lui que ce roi repentant confia en mourant tous les remords qui déchiraient son âme.

6.^e siècle.

Nos écoles se soutinrent encore pendant quelque temps ; mais , dès le commencement du sixième siècle , elles étaient bien déchues de leur ancienne splendeur. La médecine , il faut en convenir , n'était pas brillante dans les Gaules à cette époque. Déjà elle s'acheminait , ainsi que les lettres et les arts , vers l'affreuse décadence qui devait les engloutir.

De cruelles guerres signalèrent le règne de Childebert. Jaloux de voir nos belles provinces sous la domination des Bourguignons , il vint avec Clotaire leur déclarer la guerre ; et , après plusieurs combats , les chassa , détruisit leur monarchie naissante , et fit rentrer Lyon sous la domination des Français. La paix dont on jouit alors ne fut pas de longue durée. Peu de temps après , Childebert , sous quelques prétextes religieux , alla attaquer Amalaric , qui régnait dans la Septimanie. Il eut souvent occasion , pendant ces expéditions , de passer dans notre ville : il y demeura même pendant quelque temps. *Saint Sacerdos*, profita de ces conjonctures pour mettre à exécution le grand projet qu'il avait formé depuis long-temps. Il représenta au roi que , Lyon étant un passage très-fréquenté par les armées , les pèlerins , les commerçans , etc. , ayant une population nombreuse , il était de la plus grande importance qu'il y fondât un hôpital , puisque les pauvres étaient sans asile et sans secours dans toutes les maladies qui les affligeaient. L'âme sensible et charitable de ce roi , que l'on avait vu sacrifier sa vaisselle d'or et d'argent pour faire des aumônes aux malheureux , adopta facilement le projet qu'on venait de lui pro-

poser. Il ordonna aussitôt qu'on établirait cet hospice , et visita lui-même le terrain sur lequel on devait l'élever.

Charmé d'un établissement si conforme à ses sentimens , il voulut donner à sa fondation la publicité la plus grande. Il voulut la faire reconnaître par le concile d'Orléans , qui se tint peu de temps après. Il confirma les réglemens de cet hôpital , et menaça des peines les plus graves quiconque porterait atteinte à cet asile de l'humanité.

Ce fut probablement dans le même temps , ou du moins peu de temps après , que furent établis divers autres hôpitaux qui étaient des dépendances de celui dont je viens de parler , et dont il ne nous reste plus que les noms : c'était celui de Saint-Alban , de Sainte-Catherine , de Saint-Georges , du port Chalamont , et de Saint-Irénée. Dire quelle fut la médecine dans ces différentes maisons de Charité , et quels furent les médecins qu'on en chargea , c'est là une lacune qu'on ne pourra remplir dans notre histoire. Les archives en ont été perdues pendant les temps malheureux qu'elles ont traversés ; et je ne crois pas que nous puissions trouver dans les auteurs des lumières sur ce point.

L'hôpital resta pendant plusieurs siècles dans l'état où il avait été bâti , c'est-à-dire mal disposé , peu commode , et annonçant l'époque qui l'avait vu naître. Ce ne fut qu'au commencement du dix-septième siècle qu'on l'agrandit , qu'on le perfectionna , qu'on construisit ces salles vastes et aérées où les malades , couchés commodément , jouirent pendant quelque temps des avantages que leur ôtèrent bientôt et le nombre toujours croissant des malheureux , et les désastres de notre ville. Enfin , dans le milieu du siècle dernier , on y joignit cet édifice magnifique que *Soufflot* sut faire servir à la fois au soulagement du pauvre et à l'embellissement de la cité.

La fin de ce sixième siècle ne se fait remarquer que par l'accroissement rapide des ténèbres de l'ignorance. Aux guerres continuelles qui agitérent toute la France , et nos provinces en particulier , se joignit un fléau qui jeta la consternation dans toutes les âmes : une maladie pestilentielle se déclara avec tant de violence , qu'elle

6. siècle. emporta en peu de temps les deux tiers des habitans de Lyon. *Saint Gregoire de Tours* nous la décrit sous les couleurs les plus vives et les plus effrayantes. Elle se manifestait, nous dit-il, par un ulcère à l'aîne ou aux aisselles : bientôt le malade perdait l'usage de ses sens, et il mourait au second ou au troisième jour. La mortalité fut si grande, que cet historien rapporte qu'il vit enterrer dans un seul jour trois cents cadavres dans l'église de Clermont. Mézerai, qui parle de cette peste dans son histoire de France, dit qu'elle brûlait avec d'étranges douleurs ceux qui en étaient atteints ; qu'elle faisait escharre en peu de temps comme un cautère, et que la plupart en mouraient avec des hurlemens effroyables. Le peu de mots que j'ai recueillis sur ce fléau démontrent clairement, je crois, que ce fut une épidémie charbonneuse. Son siège, la rapidité de sa marche, sa terminaison si souvent funeste, ne permettent pas d'en douter.

Peu d'années après, une nouvelle épidémie non moins meurtrière que celle dont je viens de parler se déclara et s'étendit dans presque toute la France. A la suite d'inondations qui eurent lieu surtout à Lyon, et qui renversèrent une partie des murailles de la ville, on vit se manifester ce fléau : il commença dans le mois d'août. Les enfans en étaient principalement atteints. Les malades étaient pris d'une fièvre violente, accompagnée de vomissemens de matières vertes et de déjections alvines très-abondantes. La tête était lourde et pesante ; il y avait de vives douleurs dans les reins. *Saint Grégoire*, dont j'emprunte cette description, dit qu'on employa avec succès les plantes qu'on a coutume d'opposer aux venins ; mais qu'on se trouva bien surtout des ventouses appliquées derrière les épaules. Cette maladie, qui offre tous les caractères du choléra-morbus, fit mourir un grand nombre d'habitans. Chilpéric lui-même en fut atteint. Son fils, enfant en bas âge, et son frère en moururent. Ce fut aussi de cette manière que périt Austrechilde, épouse de Gontran, roi de Bourgogne. Cette reine, voyant sa fin approcher, accusa ses médecins d'être la cause de sa mort. Elle fit venir son époux et

lui fit prêter serment de les immoler sur son tombeau dès qu'elle aurait rendu le dernier soupir. Ce prince eut la faiblesse d'y consentir et la cruauté de faire exécuter ^{ses} volontés dernières. *Miolanus* et *Donatus* furent sacrifiés aux mânes d'Austrechilde.

C'est sans doute à cette époque qu'il convient de fixer la multiplication effrayante de la lèpre. Cette maladie, apportée par les Romains lorsqu'ils firent la conquête de l'Orient, s'étendit peu à peu dans les pays soumis à leur empire, et devint plus nombreuse à mesure que l'ignorance dans laquelle on tombait fit négliger davantage les soins que nécessite la santé. Il paraît que, vers la fin du sixième siècle, elle avait fait des progrès inquiétants, puisque le concile de Lyon, tenu en 585, recommandait aux évêques le soin des lépreux de leurs diocèses, afin qu'il n'eussent pas de prétexte de se répandre ailleurs, et que peu de temps après le concile d'Orléans renouvelait cet avis.

Les fréquentes éruptions que les barbares firent dans nos plus 7.^e siècle. belles provinces, les ravages qu'y causèrent nos propres armées, presque aussi redoutables que celles des ennemis, la faiblesse de la plupart de nos rois, la tyrannie des maires, les guerres civiles si souvent renouvelées, les maladies contagieuses, tout semblait se réunir pour étouffer dans les esprits l'amour de l'étude, qui y avait régné pendant six ou sept cents ans. Mais ce fut surtout dans le huitième siècle que les Sarrasins d'Espagne, appelés par Eudes, duc d'A- 8.^e siècle. quitaine, se jetèrent sur la France, et portèrent partout la terreur et la désolation. Une partie de leur effroyable armée, après avoir soumis le Languedoc, remonta le Rhône et mit le siège devant Lyon, qu'elle prit et ruina de fond en comble. Les édifices sacrés éprouvèrent surtout la fureur des barbares. Les monastères d'Aynai, de Saint-Pierre, de l'Île-Barbe, furent renversés; les pieux solitaires qui les habitaient se dispersèrent ou furent massacrés. Ce fut ainsi que la France méridionale, qui avait conservé pendant si long-temps le dépôt des sciences, qu'elle avait reçu des Romains, le perdit totalement dans les troubles dont elle fut agitée. Elles disparurent dans

8.^e siècle. les alarmes, dans les inquiétudes que donne aux esprits la nécessité de se défendre, de fuir, de combattre pour ses foyers. Il n'y eut plus d'éducation, plus d'exemple au milieu des secousses et des agitations politiques toujours nouvelles. La cour, les évêques, les abbés, tout devint guerrier. Attaquer et défendre fut leur unique occupation. Mais ce qui influa le plus sur la barbarie qu'on vit paraître alors, ce fut la longue vacance de tous les bénéfices, en particulier des évêchés de Lyon et de Vienne, que Charles Martel, faute d'autres ressources, avait donnés à ses officiers en récompense de leurs services.

J'ai dit en effet précédemment que les ecclésiastiques cultivaient presque exclusivement les lettres, et même la médecine. Aussi n'est-il pas étonnant de voir d'épaisses ténèbres prendre la place des lumières vives dont brillaient nos écoles, lorsque ceux-là seuls qui auraient pu les soutenir se trouvaient dans l'impossibilité de cultiver les muses, toujours amies de la paix, et dans la nécessité d'abandonner le trésor précieux qu'ils avaient entre les mains.

Peut-être cependant sera-t-on surpris de ne voir sur la scène aucun médecin; je dirai plus, aucun auteur lyonnais pendant ces deux siècles. Mais faut-il s'en étonner, quand la France elle-même, la France tout entière nous fournit à peine, durant tout ce temps, trois ou quatre auteurs dont les ouvrages, et ce qui est plus frappant encore, dont les noms soient parvenus jusqu'à nous.

Ce fut dans cet état déplorable que Charlemagne trouva la France quand il monta sur le trône. Ce grand homme, après avoir étendu rapidement ses conquêtes, et renouvelé l'empire des Césars éteint trois cents ans auparavant, sentit que ce n'était pas assez pour le bonheur de ses sujets. Il sentit toute l'influence que l'instruction exerce sur la civilisation des peuples, et son désir constant fut de faire revivre en France les beaux jours d'Athènes et de Rome.

Il attira à sa cour tous les savans des pays où il avait porté ses armes. *Alcuin* vint d'Angleterre, *Leydrade* vint d'Allemagne : ce furent eux qui secondèrent le monarque dans la grande entreprise qu'il se

proposait. Il voulait, comme il le dit lui-même dans une de ses circulaires, ramener les cloîtres et les évêchés à une destination plus utile, en y assignant la demeure non-seulement de ceux qui sont consacrés au service de Dieu, mais de tous ceux encore qui aimeraient à cultiver les lettres. Aussi dans tous les lieux où il y avait une église il établit une école. Les plus célèbres furent celles de Fulde, d'Hirschau, d'Osnabruk, de Metz et de Lyon. L'enseignement y fut d'abord borné aux connaissances les plus grossières ; on y professa ensuite des sciences plus relevées. Cependant il semblait avoir oublié la médecine dans le vaste plan qu'il s'était formé. Peut-être, comme on l'a dit, parce que, jeune alors et dans toute la force que donne au corps la vie active qu'il avait menée, il ne sentait pas l'utilité de ses secours. Mais les infirmités de la vieillesse lui en eurent bientôt fait connaître tout le prix, la médecine eut part à ses bienfaits. Le capitulaire donné à Thionville, en 805, joignit son étude à celle qui composait le *quadrivium*, et Charlemagne ordonna que l'on envoyât de bonne heure dans les écoles les jeunes gens qu'on destinait à cette profession. 9.^e siècle.

Mais qu'était donc cette médecine que l'on enseignait dans nos écoles comme dans toutes celles de la France ? Elle se réduisait à commenter quelques traités de *Demosthènes Philoctète*, quelques livres d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Pline*, de *Dioscoride*, tout cela mal traduit, mal expliqué, et présenté à des élèves dont les plus habiles étaient ceux qui savaient lire.

Cependant l'Orient jetait encore un faible éclat. Les Arabes commençaient à renouveler les lettres et les sciences ; mais, éloignés de cette source de lumière, nous ne pouvions en profiter. Toutes relations avec ces peuples étaient interrompues depuis long-temps. Les Juifs seuls, toujours animés par le génie commercial qui les distingue, parcouraient le monde, transportaient d'Orient en Occident les marchandises dont ils pensaient retirer de riches bénéfices ; mais ils revenaient aussi avec des connaissances médicales qui leur donnaient sur les médecins français une supériorité facile à obtenir. Ms

auraient pu sans doute nous donner peu à peu ces connaissances qui nous manquèrent pendant si long-temps ; mais, toujours guidés par le plus vil intérêt , et repoussés d'ailleurs par ceux à qui ils auraient pu communiquer leur savoir , ils ne faisaient point d'élèves , et restaient seuls en possession de traiter les maladies avec quelque méthode. La richesse de Lyon , la grandeur de la ville , ne manquèrent pas de les y attirer. Ils s'acquirent, comme ailleurs , une grande réputation par les cures qu'ils pratiquèrent ; et si l'on se rappelle que nos écoles étaient rangées au nombre des plus célèbres qui existassent alors , on en conclura facilement que la médecine dut jouir à Lyon d'un éclat bien glorieux pour l'époque à laquelle nous sommes arrivés.

Mais l'impulsion donnée par Charlemagne alla s'éteindre sous les règnes de ses débiles successeurs. Incapables de sentir tous les avantages du projet de celui qu'ils ne représentaient que par un vain titre , ils n'alimentèrent pas ce feu créateur qui faisait concevoir de si belles espérances. Chacun négligea ses devoirs ; les maîtres mirent à leur place des gens incapables de les remplacer ; les élèves abandonnèrent les écoles. Tout ce que Charlemagne avait fait avec tant de peine et de dépenses fut perdu pour la France. Il paraît même que cette décadence suivit de près la mort de ce roi ; car , dans le sixième concile de Paris , tenu en 829 , les évêques de Reims , de Sens , de Tours et de Rouen , s'adressèrent à Louis-le-Débonnaire et à Charles-le-Chauve , pour leur demander instamment qu'à l'exemple de leur père ils voulussent bien réorganiser les écoles des trois plus grandes villes du royaume , et ne pas perdre le fruit d'un projet aussi glorieux pour eux qu'utile à la nation.

10.^e siècle. On pense assez généralement que ces vives représentations n'eurent aucun effet , et que la France rétrograda rapidement vers la barbarie d'où elle venait d'être tirée. Cependant , soit par des privilèges particuliers de nos rois , soit par le zèle éclairé de nos archevêques , *Leydrate* , *Florus* , *Agobard* , les écoles lyonnaises se soutinrent dans le dixième siècle. On appelait notre ville la mère nourrice de la philo-

sophie, et l'on regardait comme un titre de St. Mayeux et de St. Odil-
lar les études qu'ils y avaient faites dans ce temps.

Mais combien leur splendeur était différente de ce qu'elle avait
été dans les premières années de la chrétienté ! Quels que fussent
les efforts des chefs de notre église pour soutenir la renommée qu'elle
s'était acquise, ce ne fut que sous la troisième race de nos rois que les
sciences et les lettres semblèrent sortir du néant où elles s'étaient per-
dues depuis les invasions des Vandales. Ce n'est pas que, dans le dixième, 11.^e siècle.
le onzième et le douzième siècle, il n'y eût dans nos cloîtres des ec-
clésiastiques renommés par leur science en médecine ; mais ils n'ont
pas écrit, ou ce qu'ils ont écrit est anéanti ; du moins l'espèce d'homme
qui la cultivaient nous laisse apercevoir qu'elle donnait à ses profes-
seurs une grande considération personnelle. C'étaient des abbés, des
évêques, des prélats, des papes même. Tel fut sans doute dans notre
église l'archevêque Géboin, que le peuple, long-temps après sa mort,
allait encore implorer contre les douleurs de la goutte et de la pierre,
dans l'église de St. Irénée.

Ce fut surtout dans le douzième siècle que les ecclésiastiques 12.^e siècle.
s'occupèrent de la médecine avec une ardeur nouvelle. Les cloîtres
de femmes ne furent pas même exempts de cette espèce de conta-
gion, qui fit naître les plus grands désordres. En vain le concile de
Latran, pour y remédier, en défendit l'exercice aux prêtres et aux
réguliers ; en vain la même défense fut réitérée dans trois ou quatre
conciles subséquens ; les prêtres bravèrent ces arrêts, et ce ne fut que
trois cents ans après que le cardinal d'Estouteville, en permettant le
mariage aux médecins, parvint à les séparer des ecclésiastiques.

Cependant les Arabes avaient étendu leurs conquêtes jusqu'en Espa-
gne ; tout avait cédé à leurs armes victorieuses. Arrivés au comble de la
gloire militaire, et gouvernés par des califes chez qui l'amour de l'étude
était la passion dominante, ils s'y livrèrent avec ardeur. Ce n'était plus
ce peuple qui la torche à la main semblait vouloir anéantir tous ces
vastes dépôts des connaissances humaines. Ils recueillaient avec en-
thousiasme tous les débris échappés à leur fureur aveugle, et tâchaient

de se les approprier en les traduisant en leur langue. La médecine avait pris chez eux une face nouvelle; ils avaient mis en arabe tous les ouvrages de l'ancienne Grèce; et, riches de ces trésors précieux, ils étaient parvenus à marcher sur leurs traces. Ils avaient porté ce goût des sciences partout où ils avaient établi leur empire. Cordoue était devenue une de leurs plus célèbres académies, et elle attirait à elle le petit nombre d'Occidentaux qui, animés du désir de s'instruire, était capable de voir toute l'obscurité qui les couvrait. C'était de là qu'étaient sortis ces quatre savans qui, dans le onzième siècle, avaient fondé l'école de Salerne, ainsi que ces Juifs et ces Sarrasins qui, attirés à Montpellier par le commerce brillant qui s'y faisait, y établirent celle qui subsiste encore de nos jours. Nourris des principes des Arabes, ils enseignèrent enfin à étudier autre chose que ces vaines formules qui avaient si long-temps composé toute notre médecine. On commenta quelques traités d'Avicenne; *Galien* peu à peu se fit connaître, et inspira le goût de la médecine grecque. Salerne de son côté formait des élèves célèbres, mais qui se distinguaient particulièrement dans la chirurgie.

13.^e siècle. Sur la fin du treizième siècle, les troubles qu'occasionnèrent en Italie les factions des Guelfes et des Gibelins chassèrent de ce pays un grand nombre d'habitans. Parmi les Milanais exilés se trouva *Lanfranc*, dont la réputation se répandit en peu de temps dans toute la France. *Freind* nous dit, dans son Histoire de la Médecine, que ce chirurgien, chassé de sa patrie, vint étudier à Lyon. J'ai cherché long-temps où ce savant avait puisé ce fait; et, ne l'ayant trouvé nulle part, je me suis permis de douter de sa réalité. Je crus même, en lisant avec attention le chapitre où *Lanfranc* nous apprend à peu près tout ce que nous savons de lui, pouvoir reconnaître la cause de l'erreur. Qu'on me permette de citer ce passage, on jugera facilement le différend dont il s'agit ici. *Permiserat (Domini gratiâ) me de civitate coactum, et fecit in Galliam transportare ubi meum jam aliquibus dimissum temporibus, resumpsi studium.* Il est évident que ce mot *studium* a trompé *Freind*; il l'a traduit par *étude*, tandis qu'il

ne signifie autre chose qu'*occupation*. *Lanfranc* reprit en France ses ^{13.^e siècle.} *occupations*, qu'il avait été forcé d'interrompre pendant quelque temps. Tout ce qu'il nous apprend sur sa vie tend à confirmer le sens que j'adopte. Il était obligé d'abandonner Milan à cause des troubles qui l'agitaient. On peut donc supposer que son âge était assez avancé pour que son opinion ne fût plus indifférente à la multitude; en second lieu, il ne nous dit pas qu'il étudia à Lyon; mais il nous apprend qu'il s'occupait déjà à rassembler les matériaux dont il voulait composer sa chirurgie. Enfin ce qui ne permet pas de douter qu'il n'étudia pas dans notre ville, c'est cet endroit de son livre dans lequel il rapporte qu'ayant été appelé à Milan auprès d'un homme qui éprouvait des douleurs horribles provenant d'une plaie des tégumens du crâne, il fit une incision circulaire autour de la plaie; et guérit ainsi ces douleurs. Remarquez qu'il ne se contentait pas de pratiquer dans sa ville natale, mais qu'il y professait la chirurgie, puisque celui qui avait traité avant lui le malade dont je viens de parler était un de ses élèves.

Lanfranc resta pendant quelque temps à Lyon; mais l'éclat dont Paris commençait à briller l'attira dans cette capitale. Il eut en peu d'années une clientèle extrêmement nombreuse, et qui s'augmenta chaque jour par la réputation que lui attiraient les leçons qu'il faisait aux jeunes gens. Cependant, malgré ses occupations, il vint à bout de terminer l'année suivante l'ouvrage qu'il avait projeté depuis longtemps.

Si je devais porter un jugement sur cet ouvrage, je dirais qu'il ne mérite ni toute la renommée qu'il procura autrefois à son auteur, ni tous les reproches que lui ont faits quelques modernes. L'auteur des *Recherches sur la chirurgie en France* nous dit que *Lanfranc* trouva plus facile de copier les écrits de ses prédécesseurs que de se frayer une nouvelle route, et qu'il préféra des courses et des occupations lucratives à des recherches laborieuses. Peut-être, ajouta-t-il, n'écrivit-il que pour éblouir ses contemporains. Ce jugement est au moins fort sévère; et il me semble que, quoique cet auteur doive

15.^e siècle. beaucoup à ses maîtres, il a cependant plusieurs fois osé abandonner leurs traces et voler de ses propres ailes. Quelquefois aussi il s'est égaré, mais du moins ses erreurs mêmes doivent le distinguer des compilateurs avec lesquels on voudrait le confondre.

Frappé du peu de succès du trépan dans les plaies de tête, il désapprouve cette opération, et compare, pour étayer son opinion, les résultats de sa pratique avec ceux qu'obtenait *Anselme Desportes*, qui sauvait à peine quelques malades. Déjà il avait senti tous les inconvénients des caustiques dans la cure des hernies, et il les rejette comme dangereux. Il conseille la cautérisation comme le meilleur et le seul remède des plaies d'animaux enragés. Enfin, dans le cas où la lésion imparfaite des filets nerveux amène ces douleurs intolérables dont on a tant d'exemples, il veut qu'on porte l'instrument dans la plaie, qu'on la débride, afin d'achever la section du nerf qui a été blessé. Voilà bien, si je ne me trompe, l'opération à laquelle *Pi-gray* a attaché son nom, comme s'il en eût été l'inventeur.

A ces préceptes, que ne désavouerait pas la chirurgie moderne, il en joint quelques-uns qu'on ne saurait admettre de nos jours. Il recommande fortement, contre l'avis de *Guillaume de Salicet*, son maître, de ne pas pratiquer la taille dans le cas de calculs vésicaux, parce qu'il avait vu souvent la stérilité en être la suite. Peut-être pensera-t-on excuser cette opinion en observant qu'à l'époque où il écrivait, le petit appareil était seul en usage, et que l'accident qu'il redoutait n'était pas rare après cette opération. Mais dussent tous les opérés devenir stériles, cet état ne serait-il pas bien préférable à ces douleurs atroces et continuelles qui ne manquent pas de terminer leur pénible existence. Ailleurs il veut que, lorsqu'un instrument aura intéressé à la fois les chairs et l'os qu'elles entourent, on fasse consolider l'os avant de réunir les chairs. Les raisons sur lesquelles il se fonde ne méritent pas d'être rapportées. Quant au précepte lui-même, il est des plus dangereux, puisqu'il tend à laisser exposer au contact de l'air des fragmens osseux dont on doit, par toutes sortes de moyens, prévenir la nécrose; puisqu'il tend à faire suppurer une plaie dont le pus abon-

dant viendra baigner les surfaces osseuses et retarder la consolidation.

Mais j'en ai dit assez , je crois , sur un ouvrage qui ne nous appartient qu'à demi. Je ferai seulement remarquer que déjà la chirurgie était séparée de la médecine. Les prêtres avaient abandonné aux laïcs la pratique des opérations que leur avait défendu le concile de Latran ; et ce fut ainsi que naquit entre deux branches du même tronc cette distinction si féconde en querelles nuisibles pour notre art , et honteuses pour ceux qui les fomentaient.

Les siècles s'écoulent, et l'ignorance persiste en Occident. Cependant nous apercevons déjà le crépuscule de ce jour si long-temps désiré. Nos écoles, quoique bien déchues de leur grandeur passée, se soutenaient encore, et attiraient à Lyon des étrangers, et surtout des Anglais. Philippe-le-Bel tenta de leur redonner le lustre qu'elles avaient perdu. Il y créa une université de droit. Quant à la médecine, elle y était certainement enseignée, puisque l'on trouve dans les Capitulaires de Lyon un médecin à qui l'on donne le titre de *legens Lugduni*, et qui jurait en entrant dans cette place d'être fidèle à tous les réglemens de l'église lyonnaise. 14.^e siècle.

Mais Montpellier voyait sa gloire s'agrandir chaque jour : elle avait déjà formé des élèves illustres par leur savoir et par leurs écrits. C'est de là qu'était sorti ce fameux *Arnaud de Villeneuve*, dont les ouvrages et la réputation étaient connus de l'Europe entière.

Il semblerait, d'après quelques auteurs, que je pourrais mettre ce savant au nombre des médecins lyonnais. *Meyssonnier*, dont je parlerai plus tard, a émis cette opinion. Cependant ce que j'ai recueilli sur la vie d'*Arnaud* ne me permet pas de partager cet avis. Je sais bien qu'il est allé à Lyon, comme on le dit ; mais c'est lorsqu'il parcourait la France pour s'instruire ; et nous n'avons pas plus de droit de le mettre au nombre de nos concitoyens, pour cette raison, que beaucoup d'autres villes où il s'est arrêté pendant quelque temps, sans jamais pourtant y fixer sa demeure. Quant à *Meyssonnier*, il est dans l'erreur lorsqu'il prétend qu'*Arnaud*, étant médecin du pape Clément V, qui a demeuré presque toute sa vie à Lyon, il a dû y de-

14.^e siècle. meurer aussi. Clément V arriva dans notre ville à la fin d'octobre 1305. Il y fut couronné, et en partit en février 1306. Il est vrai qu'il habita pendant quelque temps un petit village nommé *Saint-Genis*; mais nous savons aussi que le pape n'appela ce médecin auprès de sa personne qu'en 1308, époque à laquelle le siège pontifical était établi à Avignon depuis plusieurs années.

Mais une époque mémorable de la médecine lyonnaise est celle où elle eut à se féliciter de posséder le fameux *Gui de Chauliac*. Il naquit dans un village de l'Auvergne, et, selon toute les probabilités, alla étudier à Montpellier. *Arnaud de Villeneuve* y était alors; il fut à même de connaître sa pratique, dont il nous vante les brillans succès. Après avoir étudié, sous les maîtres savans de cette école, il vint exercer à Lyon. Il s'adonna avec un égal succès à la médecine et à la chirurgie. Il nous apprend qu'il appliquait les cautères, qu'il opérait les hernies, qu'il faisait enfin lui-même tout ce manuel dont l'ignorance s'était emparé, et dont les médecins, par le plus ridicule amour-propre, auraient eu honte de se charger. Il resta dans notre ville jusqu'en 1348, époque à laquelle sa réputation le fit appeler à la cour du pape Clément VI, en qualité de premier médecin. Il eut le même emploi auprès d'Innocent VI et d'Urbain V, au service duquel il mourut.

Ce fut pendant qu'il était à Avignon que, profitant des loisirs que pouvaient lui procurer la place éminente où ses talens l'avaient conduit, il composa sa grande chirurgie, ouvrage excellent pour le siècle où il vivait, et où il débrouilla avec art les difficultés qu'avait accumulées sur de semblables sujets la barbarie des siècles précédens. Pour faire sentir tout le mérite de cet ouvrage, qui, au commencement du siècle dernier, était encore le seul en usage dans nos écoles, je ferai en peu de mots le tableau de la chirurgie du quatorzième siècle. C'est *Gui de Chauliac* qui nous en fournira les traits. « Les sectes qui couraient de mon temps, dit-il, furent cinq. La première fut celle des quatre maîtres de *Roger* et de *Rolland*, qui indifféremment à toutes plaies et apostèmes procuroient sanie, suppuration, avec leur bouillies et paparots, se fondant sur cela du

cinquième des aphorismes : *les laxes sont bons et les cruds mauvais*. La seconde fut de *Brennus* et de *Théodoric*, qui indifféremment desséchoient toute plaie avec du vin seul, se fondant sur cela du quatrième de la thérapeutique : *le sec approche plus du sain, l'humide du non sain*. La troisième fut de *Guillaume Salicet* et de *Lanfranc*, qui, voulant tenir le milieu entre eux, y procuroient ou pansoient toute plaie avec onguent, et emplâtres douces, se fondant sur cela du quatorzième de la thérapeutique : *que la curation a un moyen qui soit traité sans fraude et sans douleur*. La quatrième secte est de tous les gens d'armes ou chevaliers teutoniques, et autres suivant la guerre, lesquels, avec conjuration et breuvages, choux, huile, laine, pansent toutes plaies, se fondant sur cela, que *Dieu a mis sa vertu aux paroles, aux prières et aux herbes*. La cinquième secte est des femmes et de plusieurs idiots, qui remettent les malades de toutes les maladies aux saints, tout seulement se fondant en cela : *le Seigneur me l'a donné ainsi qu'il lui a plu; le Seigneur me l'ôtera quand il lui plaira; le nom du Seigneur soit béni.* »

Ce n'était pas sans doute un mérite ordinaire d'oser abandonner la trace de ses prédécesseurs, de quitter cet empirisme qui les guidait, et de se frayer une route nouvelle. Il vit toute l'imperfection de la science qu'il pratiquait. Il sentit l'inconvénient attaché à ces méthodes générales, et il eut assez de génie pour s'en écarter. Tantôt pour montrer la nécessité du projet qu'il adopte, il compare les auteurs de son temps à ces bataillons de grues qui se suivent sans cesse, sans qu'aucune d'elle ose s'éloigner de la troupe. Tantôt, voulant prouver le ridicule de ces formules banales qu'on appliquait à tout, il compare les chirurgiens à un artisan qui ferait toutes les chaussures pour le même pied. Presque partout enfin il paraît supérieur à son siècle. Je vais, pour le faire mieux sentir, donner ici un aperçu de son ouvrage.

Il est divisé en sept traités; chaque traité en sections, qu'il appelle *doctrines*, et chaque doctrine en chapitre. Le premier traité est sur l'anatomie. A l'époque où il écrivait elle n'était pas encore née. Les Arabes, qui nous avaient transmis toutes les connaissances des Grecs, avaient été, comme eux, obligés, par leurs mœurs et leur religion, de

14.^e siècle, négliger cette branche essentielle. *Guillaume de Salicet* s'était acquis en Italie une grande réputation par ses descriptions anatomiques. *Gui de Chauliac* fit aussi quelques efforts pour avancer cette science, quoique privé en partie des moyens qui pouvaient en assurer les progrès.

On pense assez généralement que ce fu en 1376 que Louis d'Anjou accorda aux médecins de Montpellier la permission de prendre chaque année le cadavre d'un criminel pour en faire des démonstrations publiques. Cependant on sera forcé d'abandonner cette opinion, si l'on fait attention aux paroles de *Gui de Chauliac* (1). Il dit que l'anatomie s'étudie sur les corps des suppliciés, et que c'est ainsi que la démontrait son maître *Bertruce*. Il nous trace même en abrégé le plan de son cours. « Ayant situé le corps sur un banc, il en faisait quatre leçons : en la première était traité des membres nutritifs, parce que plutôt ils se pourrissent; en la seconde, des membres spirituels; en la troisième, des membres animaux; et en la quatrième, des extrémités. » Il blâme même *Henric*, qui croyait enseigner convenablement l'anatomie avec treize peintures qu'il montrait à ses élèves.

Cependant le traité d'anatomie qu'il a mis à la tête de son livre est bien loin de l'exactitude à laquelle cette science est parvenue de nos jours. Mais on voit l'homme de génie jusque dans cette imparfaite ébauche. Adonné à l'étude de la chirurgie, il sentit tout ce que pouvait faire pour elle la connaissance des parties sur lesquelles on avait à porter l'instrument. C'est à ce but qu'il ramenait tout ce que ses dissections lui faisaient connaître; et il nous donne dans son livre une idée de cette anatomie chirurgicale, négligée depuis lui, et dont s'occupe avec succès un des premiers chirurgiens de la capitale. Parle-t-il du cuir chevelu, il observe que toutes les inci-

(1) Il publia son ouvrage en 1363 dans un âge fort avancé. Ainsi on peut dire que, dès le commencement du quatorzième siècle, on étudiait l'anatomie sur des cadavres humains, puisque c'était ainsi qu'il l'avait étudiée dans sa jeunesse.

sions que l'on y pratique doivent être faites dans la direction des 14.^e siècle.
cheveux, parce que c'est aussi celle des fibres musculaires. Traite-
t-il de l'extrémité supérieure, il voit dans la disposition des surfaces
articulaires la raison de leur facilité plus ou moins grande à se
luxer, et dans la disposition des nerfs un moyen de remédier à sa
paralysie, en appliquant les topiques sur les parties latérales du cou.
S'agit-il du pli de l'aîne, il décrit la disposition de l'anneau suspun-
bien, et rappelle que c'est par là que se forment le plus souvent les
hernies.

Dans son second traité, il commence la chirurgie, y et parle des
tumeurs. Parmi celles qui sont formées par le sang il distingue les
anévrismes, avertit de leurs dangers, et indique deux moyens pour y
remédier. Le premier est la compression, le second la ligature, pour
laquelle il adopte la méthode de *Paul d'Egine*; c'est-à-dire qu'après
avoir lié l'artère au-dessous et au-dessus de la tumeur, il fend le sac,
en retire les caillots, et tâche d'en obtenir la cicatrisation. Il indique
le degré de gravité des différentes collections purulentes, suivant le
lieu qu'elles occupent, et recommande d'ouvrir de bonne heure
celles qui sont situées dans les parois de la poitrine, de peur qu'elles
ne viennent à s'ouvrir dans cette cavité.

Pour l'hydrocèle, il veut qu'après avoir comprimé la tumeur du
côté de l'anneau, on pratique une ouverture à la partie la plus dé-
clive, avec la pointe d'une lancette; qu'on mette sur l'ouverture,
après avoir fait écouler la sérosité, une mèche de coton imprégnée
d'arsenic, et qu'après la chute de l'escharre on fasse cicatriser l'ul-
cère qui en résulte.

Les plaies font le sujet de son troisième traité. Bien persuadé de
l'importance qu'elles ont pour le médecin légiste, il les distingue
en plaies mortelles et plaies maléfiques. Les premières se subdivisent
en plaies nécessairement mortelles; ce sont celles des principaux or-
ganes de l'économie : et en plaies non nécessairement mortelles; ce
sont celles qui peuvent guérir si on leur applique à temps un traite-
ment convenable.

14.^e siècle. Il décrit les complications dont elles sont susceptibles, et il est conduit naturellement à s'occuper des moyens de s'opposer aux hémorrhagies. Il les réduit à cinq. Le premier est la réunion exacte des lèvres de la plaie, le second l'application de bourdonnets couverts de substances astringentes, le troisième l'incision totale du vaisseau, le quatrième la ligature, et le cinquième la cautérisation.

Un instrument a-t-il intéressé un tendon, il veut qu'on y fasse une suture, et assure avoir vu la cicatrisation s'opérer et le membre conserver ses mouvemens. Notre célèbre *Petit*, en renouvelant cette pratique, a eu les mêmes succès.

Il passe ensuite à la description des plaies en suivant l'ordre anatomique, et parcourt les différentes parties qui peuvent en être le siège. Il suffirait sans doute à sa gloire de dire avec *Petit-Radel* que, malgré les recherches et les travaux des modernes, on n'a rien changé à ses préceptes de pratique sur les plaies de tête. Qu'on me permette cependant quelques détails sur cette section de l'ouvrage. L'ordre et la clarté y règne. Ces plaies, nous dit-il, sont faites par des instrumens de différentes formes : quand c'est un instrument tranchant, il peut se borner à inciser le cuir chevelu ; la réunion est la seule indication à remplir. D'autres fois il incise à la fois la peau et les os du crâne, sans cependant pénétrer dans la cavité. Ici, entraîné par l'autorité de *Galien*, il veut qu'on aille ruginer l'os jusqu'à l'endroit où s'est arrêté l'instrument, afin de prévenir une prétendue sanie putride qui pourrait s'y former. Enfin l'instrument peut avoir traversé toutes les parties extérieures, et pénétré jusqu'au cerveau. Dans ce cas, il relève les portions d'os qui peuvent être enfoncées, coupe avec le couteau lenticulaire les aspérités qui pourraient blesser les méninges, et tâche d'obtenir la réunion de la plaie.

Les corps contondans peuvent aussi blesser le crâne. Tantôt ils font une simple contusion ; tantôt ils font à l'os une légère fracture ; tantôt enfin ils enfoncent devant eux de grandes portions d'os, et même blessent l'encéphale. Dans le premier cas, les résolutifs suffisent. Le même traitement doit être employé dans le second, tant que les

accidens ne se manifestent pas. Dans le troisième, il veut qu'on applique le trépan, afin de relever les os et de donner issue aux matières épanchées. Pour l'opération, il fait, suivant le conseil d'*Avicenne*, une incision cruciale ou triangulaire. Il en dissèque les bords, les relève, et les garnit de charpie, pour les laisser ainsi jusqu'au lendemain. Alors, après avoir bouché les oreilles du malade et fixé sa tête, il applique un ou plusieurs trépans, suivant la nécessité. Il coupe avec le couteau lenticulaire les intervalles qui les séparent, relève les pièces osseuses, fait écouler la sanie, et panse le malade. A-t-il à craindre la formation d'un dépôt, il tâche de le prévenir par la saignée et les émolliens. Il parle même d'un cas où il vit sortir par la suppuration une portion assez considérable de cerveau, et dans lequel cependant la guérison eut lieu. Il remarque toutefois que le climat influe beaucoup sur le succès de ces opérations, et qu'à Avignon, où il écrit, elles guérissent beaucoup mieux qu'à Paris.

Tels sont les préceptes que *Gui de Chauliac* traçait il y a quatre cents ans. Ils sont loin sans doute d'embrasser la généralité des cas. Mais dans ceux qu'il a décrits on reconnaît la main d'un grand maître; et celui qui de nos jours suivrait la route qu'il indique risquerait peu de s'égarer.

Il porta dans l'étude des plaies de poitrine cet ordre et cette méthode avec laquelle il avait décrit les plaies de tête. Il voit dans la profondeur plus ou moins considérable à laquelle a pénétré l'instrument leur degré de gravité; et si la position de la plaie ou son étroitesse ne permettent pas au sang qui aura pu s'y accumuler de sortir de la cavité, il ne craint pas de pratiquer une contre-ouverture, et pose les règles de cette opération. Dans les plaies du ventre dans lesquelles un intestin a été coupé en travers, il remplace le tube de sureau sur lequel *Roger* et *Théodoric* voulaient qu'on en fixât les extrémités, par un moyen peut être aussi impraticable, mais du moins plus rationnel. Il y substitue une portion d'intestin desséchée, qu'avaient recommandée les quatre maîtres. Il décrit toutes les espèces de fistules stercorales, indique les signes qui les distinguent entre

14. siècle. elles, ceux qui peuvent les distinguer des fistules urinaires, et applique à leur traitement la ligature ou l'incision.

Les maladies des os forment son cinquième traité. On peut y remarquer l'insuffisance et l'infériorité des connaissances des chirurgiens anciens dans cette partie. Cependant il connut la véritable indication des fractures obliques des membres inférieurs, et il tâcha de la remplir en attachant au pied du malade un poids, dont le cordon allait se réfléchir sur une poulie fixée au pied du lit.

Enfin, dans son sixième traité, il s'occupe des maladies des yeux, en décrit un grand nombre, établit les différences qui existent entre la cataracte et la goutte sereine, et les signes qui peuvent indiquer que ces deux maladies existent en même temps. Il tire de là la conséquence que l'opération serait inutile dans ce cas; et après avoir parlé de ceux où elle peut être utile, il donne les règles que l'on doit suivre pour l'abaissement.

Malgré les éloges que je viens de donner à *Gui de Chauliac*, malgré le titre pompeux de *restaurateur de la chirurgie*, qu'il a mérité depuis si long-temps, qu'on ne croie pas qu'il soit sans défaut. Plus d'une fois son génie ne lui a pas suffi pour renverser les erreurs de ses prédécesseurs. Plus d'une fois aussi il a payé le tribut à son siècle en se confiant aux rêveries de l'astrologie judiciaire. Ainsi, selon lui, on ne doit abaisser la cataracte que quand la lune croît, et s'en abstenir quand elle est au signe du bélier. On peut prévenir la formation des calculs en portant dans un brayer, pendant que le soleil est au signe du lion, une pièce d'or sur laquelle on aura gravé la figure de cet animal. Il ne vit d'autre cure pour les hernies que la castration; et après avoir pratiqué l'opération de l'empyème, il osa recommander de faire dans la poitrine des injections de vin miellé; méthode qu'on n'a pas craint de reproduire de nos jours. On s'étonne surtout que dans les amputations il semble oublier les préceptes qu'il a donnés pour arrêter les hémorrhagies, et qu'il recoure encore à la cautérisation et à l'huile bouillante. Cependant ces erreurs, et plusieurs autres que je ne releverai pas, ne sauraient

le priver de la reconnaissance que lui devront tous les siècles. Sa pratique industrielle éclaircit les procédés obscurs des Grecs du moyen âge, et les confirma par des observations et des principes sûrs. Il laissa de côté cette manie d'expliquer qui infectait tous les ouvrages, il ne vit que les faits, et tous ses efforts tendirent à ramener la médecine à cette méthode d'observation dont il avait puisé le goût dans les écrits des anciens.

Voilà ce que j'avais à dire sur cet auteur. On s'étonnera sans doute, que je n'aie pas parlé de cette peste affreuse qui dépeupla le monde d'un quart de ses habitants, et dont il nous a donné une bonne description. *Raimondus de Vinario*, qui l'a décrite, ainsi que plusieurs autres dont *Gui de Chauliac* n'a pas été témoin, a été traduit par *Dalechamp*. Je parlerai de ce fléau terrible quand j'arriverai à ce médecin. Quant aux autres ouvrages qu'on lui attribue, on peut douter avec *Astruc* qu'ils soient véritablement de lui; et d'ailleurs leur mérite, bien inférieur à celui dont j'ai déjà parlé, les a fait rester manuscrits dans la bibliothèque de quelques médecins allemands.

L'éclat dont la médecine brilla à Lyon par les talens de ce grand homme ne se borna pas à lui. Il nous parle d'un chirurgien fameux qui y vivait de son temps; il se nommait *Pierre de Bonaco*. Je ne le connais que par le peu de mots qu'il en dit; mais il ne fut pas son maître, comme *Freind* l'avance; je ne trouve rien qui puisse le faire présumer. Il se trompe encore quand il lui attribue trente opérations de hernies par cautérisation; car c'est par *Pierre d'Orlhac*, et non par *Pierre de Bonaco*, que *Gui de Chauliac* les avait vu faire.

Le quinzième siècle commence, et semble nous annoncer ces 15.^e siècle. époques si intéressantes dans l'histoire des révolutions des sciences et des arts. Les efforts de Philippe-le-Bel pour relever la splendeur de nos écoles n'avaient pas eu de grands succès; les temps malheureux où l'on s'était trouvé, les épidémies meurtrières qui s'étaient renouvelées à de courts intervalles, avaient empêché qu'on retirât de ces institutions tous les avantages qu'elles promettaient. Le clergé de

15.^e siècle. Lyon voulut enfin mériter de nouveau la réputation dont il avait joui autrefois. Il s'adressa à Charles VI pour obtenir de lui quelques lois relatives à l'enseignement. Ses prières ne furent pas vaines, car il existe un arrêt de la cour souveraine de Paris dans lequel il est dit « que les habitans de Lyon, comme cité noble et généreuse, auront pouvoir de tenir des docteurs régens en droit civil et canon, et autres, pour faire profession d'études et sciences libérales. » La médecine y était-elle comprise ? On ne saurait en douter. On ne saurait douter encore que le clergé ne profitât de cette ordonnance, et que les écoles ne fussent rétablies ; mais elles ne purent atteindre à ce degré de gloire auquel elles étaient parvenues dans les siècles antérieurs, peut-être parce qu'elles nous furent enlevées peu d'années après. Il paraît en effet qu'elles ne persistèrent que jusqu'à l'année 1464, époque à laquelle elles furent transportées à Bourges, sous le nom d'*université*.

Ce fut au commencement de ce siècle que *Gerson*, après avoir fait condamner dans le concile de Constance la doctrine de *Jean Petit*, se retira à Lyon pour échapper aux persécutions du duc de Bourgogne. Il s'était réfugié d'abord dans le couvent des Célestins, dont son frère était prieur. Mais quand il crut l'orage un peu calmé, il s'attacha à l'église de St.-Paul ; et là cet homme, que l'on peut regarder à bon droit comme le docteur le plus savant de son siècle, cet homme que l'on avait vu naguère chancelier de l'université et chanoine de l'église de Paris, poussa l'humilité jusqu'à enseigner la lecture et le catéchisme aux petits enfans qu'on lui confiait.

Cependant, quelque soit l'honneur que ce grand personnage attira à notre église, je n'en aurais pas parlé, s'il n'eût inséré dans ses nombreux ouvrages quelques fragmens relatifs à la médecine. Le chancelier de l'université n'était pas étranger autrefois aux réceptions de la faculté ; il présidait à la bénédiction des licences, et y prononçait un discours. Après cette cérémonie religieuse, il adressait, selon l'usage et ses droits, quelques questions au premier des licen-

ciés. Enfin il assistait souvent aux thèses, dans ces temps où, la 15.^e siècle. science étant moins commune, on invitait aux actes publics les premiers ordres de l'état. Ce fut en cette qualité que *Gerson* prononça un discours contre la magie et les amulettes, dont le crédit avait un grand empire sur les médecins de ce temps. Il montra dans cette occasion un esprit bien dépouillé des erreurs de son siècle : cependant il combattit ces préjugés absurdes, plutôt par la théologie, qui lui était très-familière, que par des raisons tirées de la médecine, à laquelle il était presque étranger. Ce fut encore par de semblables armes qu'il essaya de renverser la pratique superstitieuse d'*Angel*, médecin de Montpellier, et sa confiance outrée dans la doctrine des jours critiques. Au milieu des raisonnemens scolastiques et des passages de l'Ecriture dont il essaie d'accabler son adversaire, on aime à voir qu'il comprenait quel pouvait être le seul avantage de ces amulettes si vantées. « En supposant, dit-il, qu'elles aient quelque utilité, ce ne peut être qu'en agissant sur l'imagination du malade; le médecin, en employant de semblables moyens, serait donc obligé de lui mentir; ce qu'il ne peut se permettre sous aucun prétexte; car, selon les paroles de l'Apôtre, *non sunt facienda mala ut eveniant bona.* » Cette maxime, prise dans un sens aussi général, est aussi fausse en politique qu'en morale; mais elle l'est surtout en médecine. Platon, moins sévère et plus juste, voulait que dans sa république le mensonge fût permis aux médecins.

Gerson, après avoir resté plusieurs années à Lyon, mourut dans cette ville, et fut enterré dans l'église de St.-Laurent. Son nom fut en grande vénération pendant fort long-temps; et ce ne fut qu'à la fin du seizième siècle qu'il tomba dans l'oubli, peut-être par l'influence que commencèrent à prendre alors ceux qui suivirent les sentimens de *Jean Petit*, que ce grand homme combattait avec tant de force.

La médecine avait encore à Lyon d'autres hommes capables de hâter ses progrès et de soutenir sa gloire : parmi eux se distingue *Simon de Pavie*, que Louis XI voulut avoir à son service. Il paraît

15.^e siècle. qu'il mourut long-temps avant ce roi; car Philippe de Commines, qui nous a conservé les noms de tous ceux qui étaient auprès du prince pendant sa maladie, ne fait pas mention de lui. Il acquit par cette place des richesses immenses, qu'il employa à faire construire une grande partie du monastère des pères cordeliers. Ces religieux, pour en conserver la mémoire, avaient fait graver son nom sur une pierre que l'on voyait encore il y a quelques années à l'entrée de leur église. Il avait composé plusieurs ouvrages, qui ne nous sont pas parvenus : il les brûla quelque temps avant sa mort.

Enfin le temps était venu où les lettres devaient renaître en Occident; les Sarrasins voyaient leur empire s'affaiblir chaque jour par les victoires des Turcs. Mahomet II continua les conquêtes de ses prédécesseurs; il parcourut en vainqueur ces vastes régions si florissantes sous l'empire des califes, et vint mettre le siège devant Constantinople, dernier asile qu'avaient choisi les muses, fuyant de toutes parts devant le cimeterre des Ottomans. Cette ville céda bientôt à leurs armes victorieuses. Les Grecs échappés au fer du vainqueur abandonnèrent leur malheureuse patrie, en emportant avec eux les ouvrages de leurs ancêtres, seuls biens qui leur restaient. Ils se réfugièrent en Italie, où régnaient les Médicis, et où commençait à naître cette aurore du bon goût, dont la lumière se répandit bientôt sur l'Europe entière à la faveur de ces illustres étrangers. Ils nous enseignèrent à sentir les beautés pures et sublimes que renferment les écrits des anciens; ils soutinrent et guidèrent nos premiers pas dans la carrière littéraire; et, pour parler ici le langage du président Hénaut, ce fut deux fois le sort de la Grèce d'instruire et d'éclairer le monde.

Un événement à peu près semblable à celui qui avait réveillé l'amour des lettres en Italie vint peu de temps après le ranimer chez les Lyonnais. Le mauvais succès de la conjuration des *Pazzi* contre *Laurent de Médicis* fut cause qu'un grand nombre de Florentins quittèrent leur pays et vinrent s'établir à Lyon, où le commerce les attira. Ils y formèrent de vastes établissemens. A l'exemple de l'illustre

chef à qui ils s'étaient opposés, on les vit à la fois vendre les denrées ^{15.^e siècle.} du Levant et soutenir le poids des affaires publiques, entretenir la classe manufacturière et accueillir les savans, donner des asiles aux malheureux, et embellir d'édifices magnifiques la patrie qui les avait adoptés. Ils inspirèrent ce goût de la bonne littérature que l'on vit rapidement se perfectionner et s'accroître dans notre ville et par le séjour prolongé qu'y firent plusieurs de nos rois avec toute leur cour, et par les récompenses que l'on prodiguait aux talens. Mais la principale cause fut sans doute l'invention de l'imprimerie, cet art, qui fit connaître en peu de temps au monde entier les trésors de l'antiquité savante, bornés auparavant à un petit nombre d'hommes privilégiés, et qui presque aussitôt après sa naissance fut porté, à Lyon, à un point de perfection que nous admirons encore aujourd'hui.

A cette heureuse époque on aime à voir nos médecins se distinguer parmi les savans, dont le nombre augmentait chaque jour; ils furent les premiers qui profitèrent des rayons qui leur luisaient, et tous leurs efforts eurent pour but de les répandre et de les propager. On les voit former entre eux la première société littéraire que l'on ait connue en France. Une lettre de *Humbert Fournier*, de l'année 1506, nous apprend à peu près tout ce que nous savons sur cette académie; elle nous fait connaître les plaisirs, les études, les conférences auxquels on s'adonnait; elle nous fournit les noms de quelques académiciens. C'était *Symphorien Champier*, dont je parlerai plus loin; *Benoît Court* ou *Curtius*, médecin renommé de ce temps; le poëte *Vouté*, dont le nom est connu avec honneur dans les annales de la littérature; *Humbert Fournier* et ses deux frères; *Humbert de Villeneuve*, qui paraît avoir été le fondateur de cette réunion savante; *Gonzalve de Tolède*, médecin de la reine Anne, et auteur du livre intitulé *Amicus medicorum*; *André Briau*, premier médecin de Louis XII et échevin de Lyon. Il fallait que ce dernier jouît d'une grande considération, et fût d'un rare mérite, puisque ce fut à lui que *Champier*

15.^e siècle. qui tenait alors le premier rang, dédia un de ses *Traité*s sur *Galien*, traité dans lequel il lui prodigue les éloges les plus magnifiques. *Briau* fut encore le Mécène sous le nom duquel *Champier* fit paraître sa nouvelle pratique de médecine, et son livre curieux sur les devoirs du malade et du médecin.

L'amour de l'étude ne faisait qu'augmenter à Lyon; la jeunesse studieuse allait à l'envi puiser dans les universités les connaissances dont elle était avide, et revenait dans sa patrie pour les développer et les accroître. L'imprimerie, qui y était si florissante, y attirait une foule de gens de lettres de tous les pays. Ils y trouvaient des amis éclairés, et cette tranquillité peu connue dans les capitales. Grollier leur ouvrait sa bibliothèque, la plus complète qui existât dans ce temps, et Du Choul avait déjà formé ce riche cabinet où il avait rassemblé les objets les plus curieux de l'histoire naturelle et les restes précieux de l'antiquité. Les familles florentines entretenaient ce généreux enthousiasme; elles s'attachaient par l'amitié des savans nationaux et même étrangers. Chaque société était devenue une petite académie où l'on jugeait les ouvrages qui enrichissaient la littérature. Les femmes même ne se contentaient pas d'exceller dans la musique, la peinture, etc., plusieurs se faisaient remarquer par leurs connaissances des langues mortes et vivantes, et par l'agrément de leurs ouvrages. Nos médecins, qui avaient donné l'exemple, continuaient à s'adonner avec ardeur à l'étude. Parmi eux se distinguait *Symphorien Champier*, dont les Lyonnais devront à jamais conserver la mémoire.

Il était né à Lyon; et, suivant *Astruc*, il avait fait ses études médicales à Montpellier. Riche des connaissances qu'il avait acquises dans cette école célèbre, il vint pratiquer dans sa ville natale, où il acquit en peu de temps une réputation brillante, soit par son amour pour les sciences, soit par ses liaisons avec les hommes les plus savans de son temps. Ce fut sans doute pendant que Charles VIII séjourna à Lyon,

avant de partir pour l'Italie, que ce roi le connut et l'attacha à son service. Louis XII lui conserva l'emploi de médecin auprès de sa personne; mais il paraît qu'il ne fut jamais que médecin honoraire; car *Scaliger* lui disputa vivement le titre de *comes archiattrorum*, que *Champier* avait pris dans un de ses ouvrages. Si nous laissons de côté l'envie que ce savant ne put cacher dans cette discussion, nous ne pourrions nous empêcher d'avouer que le médecin lyonnais avait tort de se décorer de ce titre, puisqu'il est réservé au premier médecin des rois, comme il l'était autrefois aux premiers médecins des empereurs. Il fut ensuite médecin du duc Antoine de Lorraine, qu'il accompagna en Italie. Ce fut probablement pendant ce voyage qu'il se fit agréger à l'université de Pavie. De retour en France, il revint dans sa patrie, dont il fut nommé échevin.

Le corps des médecins de Lyon, jaloux de la réputation qu'il s'était acquise, voulut prévenir par quelques réglemens l'inconvénient qui aurait résulté de voir s'associer à eux des gens désireux de partager leur gloire, mais incapables de la soutenir. Ils décidèrent entre eux que l'on formerait un conseil composé des médecins les plus recommandables de la ville, et qu'aucun docteur ne pourrait pratiquer dans Lyon sans avoir subi devant ces juges des examens dont ils avaient fixé les formes et les sujets; mais il fallait que ces nouvelles lois, si opposées aux intérêts des jeunes médecins et à l'amour-propre des facultés où ils avaient pris leurs titres, fussent approuvées, sinon par le parlement, du moins par les autorités locales. *Champier* se servit de toute l'autorité que lui donnaient son rang et sa réputation pour faire mettre ce projet à exécution. Il y réussit à la faveur de la dignité dont il était revêtu; il obtint des gouverneurs de Lyon ce qui faisait l'objet de ses sollicitations les plus pressantes. Les nouveaux docteurs furent soumis aux réglemens qu'on leur imposa, et les membres du collège prirent le titre de *professeurs*. Peut-on conclure de là qu'ils rétablirent l'enseignement de la médecine, supprimé, comme tous les autres, depuis 1496? ou bien faut-il croire, comme le veulent quelques personnes, que ce titre ne leur fut accordé qu'à cause de

16.^e siècle.

16.^e siècle. leur mérite ou de leur savoir ? Cette raison me paraît bien faible ; et quoique je manque de documens qui puissent me faire assurer que nos médecins ouvrirent dès l'installation du collège des cours relatifs à leur art ; je ne saurais m'empêcher de partager cette opinion , qui me semble réunir en sa faveur toutes les probabilités. En effet , ce titre n'a jamais été donné comme synonyme de *savant*, et je ne crois pas qu'il ait été accordé à des gens qui n'étaient chargés d'aucun enseignement ; de plus , si cet enseignement n'eût pas commencé à cette époque , aurait-on manqué de nous apprendre dans quelle année les premiers cours ont commencé ? Mais , au contraire , on ne trouve rien de relatif à un point aussi important ; ce qui semblerait prouver que les auteurs confondaient ensemble l'installation du collège et l'ouverture des cours dont ses membres étaient chargés.

Nous manquons de date précise à laquelle nous puissions fixer sa fondation : si j'ai prouvé cependant que ceux qui le composaient ne durent prendre qu'alors le titre de *professeurs* , puisque ce ne fut qu'alors qu'ils professèrent , nous pourrions la faire remonter jusqu'aux premières années du seizième siècle ; car , dans toutes les lettres que Fournier , que Gonsalve de Tolède , et plusieurs autres écrivaient à Champier en 1507 , ils le décoraient du nom de *professeur de médecine*.

Mais les entraves qu'on avait imposées aux jeunes médecins amenaient chaque jour de nouvelles querelles. Ils refusaient de se soumettre à ceux dont ils se croyaient les égaux , et ne voulaient pas reconnaître l'autorité qui avait dicté ces lois. Ces disputes durèrent pendant long-temps , et ce ne fut qu'en 1576 que le consulat ratifia les statuts que lui présentèrent les agrégés du collège , afin de faire cesser les désordres qui régnaient entre eux. L'année suivante Henri III leur accorda des lettres patentes données à Poitiers , et enregistrées au parlement de Paris. Ces lettres leur furent ensuite renouvelées et confirmées par Henri IV en 1595 , par Louis XIII en 1631 , et par Louis XIV en 1659 , et 1673. Les statuts furent lus et publiés

à l'hôtel-de-ville, et les membres du collège prêtèrent serment de 16.^e siècle.
 s'y conformer. Par là ils furent assujettis 1.^o à l'enseignement public et gratuit de toutes les parties de la chirurgie et de la pharmacie. 2.^o A donner des consultations publiques, gratuites et par écrit aux pauvres de la ville et de la campagne, et à tous ceux qui se présenteraient. 3.^o A s'assembler tous les mois au moins une fois pour lire des mémoires, chacun à leur tour et rang, pour dissenter et délibérer ensemble sur les maladies régnantes et les épidémies. 4.^o A inspecter les pharmacies de la ville et des faubourgs. 5.^o A composer et à faire imprimer aux frais du collège le code pharmaceutique, à le délivrer aux pharmaciens pour la composition des remèdes, et à le réformer de temps en temps. 6.^o A surveiller les charlatans, et ceux qui, sans titre, sans probité et sans connaissance; abusent de la confiance publique, relativement aux médicamens, aux alimens, et aux boissons. 7.^o A constater par différentes épreuves et examens la capacité, les mœurs, la probité des médecins qui désirent se fixer dans la ville et être agréés au collège.

Ces statuts furent un peu modifiés en 1623. On y décida que, si celui qui se présentait était licencié ou docteur de Paris ou de Montpellier, les examens ne consisteraient pour lui que dans l'explication d'un aphorisme d'*Hippocrate*, et qu'il serait reçu sur-le-champ, à moins que le collège ne reconnût en lui une évidente ignorance et une insuffisance intolérable. En 1651 on exigea deux ans de pratique depuis le doctorat; et en 1673 on en demanda quatre. On augmenta aussi de beaucoup les frais de réception, qui avaient d'abord été très-modiques. Les leçons se firent pendant long-temps dans une salle de l'hôtel-de-ville. Mais la retraite des jésuites ayant mis au pouvoir du consulat les vastes bâtimens dont ils jouissaient, une portion fut assignée au collège des médecins qui furent installés avec solennité dans ce nouvel édifice. Ils en jouissaient depuis quelques années, lorsque des bruits outrageans répandus par

les oratoriens, à la faveur de la crédulité du peuple, parvinrent à les en priver. Ils obtinrent de nouveau une salle dans l'hôtel-de-ville, et ils en restèrent possesseurs jusqu'à l'époque de nos troubles révolutionnaires, où toutes les agrégations furent détruites, et où des hommes sans lettre et sans instruction médicale devinrent souvent les arbitres la vie de leurs concitoyens.

PROPOSITIONS.

I.

C'est de la sensibilité que dérive la contractilité. De la sensibilité et de la contractilité résulte la calorification.

II.

La sensibilité n'est susceptible que de trois états ; elle est dans l'état naturel , c'est la santé ; elle est excitée ou affaiblie , c'est ce qui constitue la maladie.

III.

Ainsi il faut rejeter de la pathologie ces prétendues modifications des forces vitales , qui ne servent qu'à embrouiller la thérapeutique , en trompant sur la véritable indication qu'offrent les maladies.

IV.

Les fluides n'ont pas une vie qui leur soit propre. Leur vie ne consiste que dans le mouvement que leur communiquent les solides , dans la chaleur qui les pénètre , et dans le renouvellement continuels qu'ils éprouvent.

V.

Ils ne peuvent donc jamais être la cause des maladies , à moins qu'un virus n'ait été introduit dans leur masse , ou que les matériaux que leur fournit la digestion ne soient pas propres à entretenir la vie , comme cela arrive dans le scorbut.

VI.

Le scorbut ne dépend pas de ce que le sang est privé de maté-

riaux nutritifs ; il résulte du long usage des mêmes excitans hygiéniques auxquels la sensibilité de nos organes s'est accoutumée, et qui sont devenus par l'habitude incapables de la mettre en jeu.

VII.

Le cervelet est l'organe essentiel de la reproduction.

VIII.

La différence qui existe dans le moral des hommes ne dépend pas du tempérament.

XI.

Tous les alimens ne sont pas digérés dans l'estomac ; il en est qui ne font, pour ainsi dire, qu'y passer, et qui sont digérés dans les intestins. Ainsi en étudiant avec soin les différentes parties où s'opère la digestion de tel ou tel aliment ; on pourrait, quand ces parties sont enflammées, cas où leur repos est leur premier remède, nourrir le malade en lui donnant des substances qui ne soient pas digérées dans le point de ces organes qui serait malades.